Jean-Pascal GAY, *Le dernier théologien ? Théophile Raynaud (v. 1583-1663), histoire d'une obsolescence*

Paris, Beauchesne (« Théologie historique », 127), 2018

Norihiro Morimoto

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhr/11599>

DOI : 10.4000/rhr.11599

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 761-764

ISBN : 978-2-200-93378-4

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Norihiro Morimoto, « Jean-Pascal GAY, *Le dernier théologien ? Théophile Raynaud (v. 1583-1663), histoire d'une obsolescence* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 4 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/11599> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.11599>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2022.

Tous droits réservés

Jean-Pascal GAY, *Le dernier théologien ? Théophile Raynaud (v. 1583-1663), histoire d'une obsolescence*

Paris, Beauchesne (« Théologie historique », 127), 2018

Norihiro Morimoto

RÉFÉRENCE

Jean-Pascal GAY, *Le dernier théologien ? Théophile Raynaud (v. 1583-1663), histoire d'une obsolescence*, Paris, Beauchesne (« Théologie historique », 127), 2018, 488 p., 22 cm, 41 €, ISBN 978-2-7010-2267-3.

- 1 « Théophile Raynaud, Jésuite qui a beaucoup écrit ». Inscrite sur une lettre de 1650, cette étrange signature, témoignage de la conscience de son auteur, constitue la source des méditations de J.-P. Gay. Originaire du duché de Savoie, élève puis professeur au collège de la Trinité de Lyon, Raynaud est éditeur des Pères de l'Église, hagiographe des saints lyonnais, auteur avisé dans presque tous les domaines théologiques : positif, scolastique, polémique, moral, mystique ou parénétique. Il est en cela comparé dès son vivant à ses confrères érudits tels Sirmond et Petau, et est incontestablement l'un des théologiens les plus prolifiques de la France du XVII^e siècle.
- 2 Or, selon J.-P. Gay, ce n'est pas seulement ce corpus gigantesque qui a empêché jusqu'ici de traiter le cas Raynaud. L'« histoire d'un oubli » (chapitre 1) est présentée en préambule pour élucider les raisons de cette omission par l'historiographie. Subsumés avec les *Opera omnia* « sous la catégorie de "théologie" » (p. 27), les ouvrages raynaldiens ont été réduits à un objet bibliographique savant, notamment par Bayle et Du Pin. Afin de replacer les écrits de Raynaud dans leur contexte de rédaction ou de publication, les deux chapitres suivants sont consacrés à sa « carrière théologienne »

(p. 89), avec référence à l'abondante jésuitologie française, italienne et anglo-saxonne. J.-P. Gay relève la spécificité de Raynaud par rapport aux autres *scriptores* lyonnais de la même génération : Georges de Rhodes, Joseph Gibalin ou Jean Columbi. Si l'ensemble de son œuvre a connu une entreprise de publication, c'est que Raynaud se crée un réseau de clientèle très tôt auprès des prélats français de sa région aussi bien que du général Vitelleschi (apport considérable de J.-P. Gay suite à son travail à l'*Archivum Romanum Societatis Iesu*). Sa position sociale lui permet de produire de nombreux ouvrages au service de la défense de la Compagnie, mais aussi certains écrits dans lesquels il s'en prend explicitement aux pratiques de ses confrères, en établissant, dès l'*Hipparcus* (1643), les « rapports entre docteurs et supérieurs dans la régulation de l'orthopraxie de la vie religieuse » (p. 162). Et, de fait, l'autorité du théologien Raynaud, après son passage au *Collegio Romano* (1646-1651), « semble telle que les supérieurs paraissent ne pouvoir plus guère s'opposer à lui » (p. 92).

- 3 Les chapitres 4 à 6 observent une logique plus thématique, J.-P. Gay déconstruisant l'ordre établi par les *Opera omnia* pour les repenser selon trois axes : la politique (ch. 4), la censure (ch. 5) et le genre (ch. 6). Il met ainsi en rapport un chapitre des *Erotemata* (1653) portant sur la censure abusive de l'Index romain, avec l'ambiguïté de la prise de position politique de Raynaud, ambiguïté concrétisée symboliquement par deux refus de réfutation : l'une contre le docteur de Salamanque Pedro Hurtado de Mendoza, l'autre contre le *De concordia* de Pierre de Marca (voir aussi l'annexe 4 : deux lettres de Raynaud à Marca). L'originalité de J.-P. Gay est ici de convoquer un texte peu connu, l'*Amor crucifixus* (repris dans le tome XVII « Ascetica » des *Opera omnia*), pour dévoiler le fondement tant théologique qu'anthropologique de la conception politique de son auteur, qui repose sur la distinction entre *amor nationis* et *amor patriæ*. Quant à la censure, J.-P. Gay montre que Raynaud, lui-même victime de la censure romaine à de multiples reprises dès les années 1630 – celle des dominicains le plus souvent –, à la fois cherche des approbateurs à ses ouvrages et s'engage dans des campagnes de censure à Rome, notamment celle de la *Fréquente communion* d'Antoine Arnauld. Parti, dans la *Censura symboli apostolorum* (vers 1631), de l'archétype de la censure en Sorbonne, Raynaud déplace ensuite la question vers la théologie morale, la traitant parfois de manière nettement casuistique (*Hoplothea*, 1650) ; puis il privilégie l'aspect plus spéculatif et radicalise sa méthode pour établir le fondement théorique de la censure dans les *Erotemata* (1653) et enfin dans le *De immunitate autorum Cyriacorum a censura* (1662). Le chapitre concernant le genre est particulièrement riche et original. Il présente les vicissitudes des jésuites français dans leurs rapports avec les communautés féminines et, à ce titre, apporte aussi une contribution à l'histoire de la spiritualité, autour de la fondation de l'ordre du Verbe incarné par Jeanne Matel et de la réforme de l'ordre de Fontevraud poursuivie par Jeanne-Baptiste de Bourbon. L'évolution de Raynaud est conçue de façon assez analogue à celle sur la censure : si, dans les *Heteroclita spiritualia* (1646), la critique des excès de dévotion apparaît comme une opposition claire à son confrère Paul de Barry, la *Dissertatio de sobria alterius sexu frequentatione* (1647) acquiert une dimension plus générale et appartient à l'ordre ecclésiologique, ce qui débouche sur la réflexion théologique des *Eunuchi nati, facti, mystici* (1655).
- 4 Le chapitre 7, récapitulant les trois thèmes des chapitres précédents, aborde de front la « défaite de la théologie ». La politique, la censure et le genre y convergent en la manière dont Raynaud mobilise ses savoirs théologiques dans divers ouvrages : son insistance sur les liturgies pontificales et leur histoire s'explique par le fait que sa

défense de la vie religieuse se développe « entre adhésion à l'ecclésiologie romaine et mise à distance du politique » (p. 408). Pour lui, la solution aux problèmes du temps ne se trouve que dans une « véritable liberté de discussion et de dispute accordée aux théologiens » (p. 453). D'où son « éclectisme singulier » (p. 11) qui pourrait annoncer, à certains égards, celui des jésuites gallicans en politique ou des oratoriens rigoristes en morale à la fin du siècle. À travers ce travail, et plus largement, J.-P. Gay réussit à remettre en cause les trois catégories établies dans l'histoire religieuse : Église, France et théologie. En effet, attentif au processus de confessionnalisation à l'époque moderne, mais aussi aux biais de l'historiographie trop axée sur les controverses doctrinales, J.-P. Gay insiste sur les « différents régimes d'ecclésiologie », les « différentiels d'agency » (p. 8), en l'occurrence au sein du clergé régulier et de la Compagnie de Jésus. Il tient compte, par ailleurs, de la géographie territoriale : se trouvant entre Paris et Rome, deux villes de pouvoirs tant spirituel que temporel, Lyon gardait une certaine autonomie et entretenait d'étroits rapports avec le Comtat Venaissin et le duché de Savoie. Enfin, de manière plus significative encore, J.-P. Gay décentre l'histoire sociale et culturelle des « savoirs », savoirs théologiques, longtemps codifiés et accrédités par les universités, mais dont la configuration était en cours de transformation dans la province de Lyon et surtout chez Raynaud.

- 5 On peut se demander quel serait le rapport de la théologie morale, ou de la casuistique, au droit, ou au savoir juridique, dans l'œuvre de Raynaud. J.-P. Gay y relève l'étonnante richesse de références spécifiquement juridiques, tel le *De legibus connubialibus* d'André Tiraqueau au sujet du genre (p. 367). D'autre part, le *De beneficiis*, sujet classique en droit canon, est ici considéré comme « un des rares traités de théologie morale » de Raynaud (p. 418). En effet, face à Giulio Clemente Scotti ou encore à son supérieur provincial, le P. Filleau, Raynaud cherche toujours la position du théologien qui consiste à « dire et penser le droit, à partir d'un au-delà du droit et de la jurisprudence » (p. 166). Mais un tel geste « d'adaptation à un contexte historique nouveau » (p. 248) ne fait-il pas partie, au fond, de la casuistique ou de la théologie morale développée surtout à l'école de Salamanque ? À quel point peut-on parler de théologisation du droit, ou inversement de juridicisation de la théologie, au-delà d'un simple conflit des facultés ? Quoi qu'il en soit, J.-P. Gay montre bien chez Raynaud la dimension de « critique de la *theologia accomodatitia* » (p. 264), dont la méthode pourtant « s'inspire des traités de casuistique spécialisée » (p. 311). Raynaud présente ainsi son contemporain le casuiste Antonino Diana, malgré leurs divergences, comme « une figure canonique de la rigueur du travail théologique » (p. 452). La véritable et originale tentative du travail intellectuel de Raynaud semble être apparue avec les *Heteroclitia* : il s'agit, selon J.-P. Gay, de la « tentative pour une refondation spirituelle de la théologie, en particulier de la théologie morale qui essaie de sortir du cadre commun de l'exposé casuistique et se concentre sur les questions proprement religieuses » (p. 438). Peut-être en est-ce aussi le secret ressort.

AUTEURS

NORIHIRO MORIMOTO

Université Rennes 2,
Centre d'études des langues et littératures anciennes et modernes.